



LA NOUVELLE ANNÉE

Le Temps, d'un geste familier,
A retourné son sablier ;
Janvier va remplacer Décembre,
Et, de l'horloge qui bruit,
Les douze larmes de minuit
Viennent de couler dans la chambre.
Le front couronné de jasmin
Et de frais rubans pomponnés,
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Aux devantures des marchands
Bailent les partins allechants,
Dardant l'émail de leurs pruneles ;
C'est ce soir, dans leurs draps frocés,
Les garçons font des rêves bleus
Où passent des polichinelles ;
Les filles voient, sur leur chemin,
Quelle poupée enrubannée...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Les grands sont de la fête aussi...
Madame, qui n'a pour soi
Que de paraître toujours belle,
Vient passer, dans les cercles sereins,
Des anges portant des écrins
Et des bijoux ribambelle...
Oh ! le beau rêve surhumain,
L'être plus qu'une chère sœur !...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Monsieur, lui, quarante ans passés,
Ventre rond, cheveux... espacés,
—L'âge des ambitions mûres—
Rêve qu'on rend justice, enfin,
A son esprit puissant et fin,
Aux combinaisons toujours sûres...
De quel joyau trait de carmin
Sa boutonnière est contourmée !...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Victime du calendrier,
La demoiselle à marier
Qui commence à monter en graine
Vient surgir un époux exquis
Du fond d'un sac de chez Marquis,
Anouille et modeste étreinte...
Oh ! que vite et sans examen
Son âme en lière s'est donnée !...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Le Ministre ici passeger,
Toujours prêt à démissionner
Pour peu que la chambre le veuille,
Rêve qu'on a créé pour lui
Et qu'on ni remt aujourd'hui
Un immuable portefeuille...
Nargue le Parlement gamin,
Arbitre de sa destinée !...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Maigre dans ton habit râpé,
Et ce soir sans avoir soupé
Cherchant le sommeil sur la paille,
O triste gueux, comme tu dois
Rêver en te léchant les doigts
A quelque céleste riaille !
Ton corps sec comme un parchemin
D'une gigue irrai-année...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

Eh toi, pauvre amant délaissé,
Qui dans notre siècle prosaïque
Crois à l'amour, cette folie,
Rêve, oh ! rêve suavement,
Don Quichotte de sentiment,
A l'infidèle qui t'oublie...
Regarde... Elle te tend la main,
Elle t'aime, ta Dulcinée...
Voici venir la jeune année :
Bonsoir, hier ! Bonjour, demain !

JACQUES NORMAND

LE JOUR DE L'AN EN FAMILLE



Il est sept heures à peine. Un pâle rayon de lumière blafarde pénètre à travers les doubles rideaux, et déjà l'on gratte à la porte. J'entends dans la pièce voisine les rires étouffés et la voix argentine de mon bébé qui frémit d'impatience et demande à entrer.

—Mais, petit père, s'écrie-t-il, c'est le petit ami qui vient pour la bonne année.

—Entre, mon chéri ; viens vite nous embrasser.

La porte s'ouvre, et mon garçon, les bras en l'air, l'œil brillant, se précipite vers le lit. Son bonnet de nuit, qui emprisonne sa tête blonde, laisse échapper de longues boucles qui lui tombent sur le front. Sa grande chemise flottante qui embarrasse ses petits pieds augmente son impatience et le fait trébucher à chaque pas.

Entin, il a traversé la chambre, et, tendant ses deux mains vers les miennes :

—Bébé te souhaite une bonne année, me dit-il d'une voix étouffée.

—Pauvre amour, qui a les pieds nus ! Viens mon chéri, viens te réchauffer dans la chaude couverture ; viens te cacher dans l'édredon.

Je l'attire à moi ; mais, au mouvement que je fais, ma femme, qui sommeille, se réveille en sursaut.

—Qui va là ? s'écrie-t-elle en cherchant la sonnette. Au voleur !

—Mais c'est nous, chère amie.

—Qui, vous ?... Ah Dieu ! que vous m'avez fait peur ! Je rêvais qu'il y avait le feu, et ces voix au milieu de l'incendie... Vous êtes d'une imprudence, avec vos cris !

—Nos cris ! mais tu oublies donc, petite mère, que c'est aujourd'hui le jour de l'an, le jour des souhaits et des baisers ? Bébé attend ton réveil, et moi aussi.

Cependant, j'enveloppe mon petit homme dans le moelleux couvre-pieds, je le blottis dans l'édredon et je réchauffe dans mes mains ses pieds glacés.

—Mais, petite mère, c'est aujourd'hui la bonne année, s'écrie-t-il.

De ses bras il rapproche nos deux têtes, avance la sienne, et, de ses lèvres fraîches il embrasse à l'aventure. Je sens sa menotte potelée qui se promène dans mon cou ; ses petits doigts s'empêtrent dans ma barbe.

Ma moustache lui pique le bout du nez, et il éclate de rire en jetant sa tête en arrière.

Sa mère, qui est remise de sa frayeur, l'attire dans ses bras et agite la sonnette.

L'année commence bien, chers amis, dit-elle ; mais il nous faudra un brin de jour.

—Dis, maman, les enfants méchants n'ont-ils pas de joujoux au jour de l'an ?

Et le sournois, lorgne, en disant cela, une montagne de paquets et de cartons qui se dresse dans un coin et que l'on aperçoit malgré l'obscurité.

Bientôt les rideaux s'écartent, les volets s'ouvrent, le jour arrive à flots, le feu pétille gaiement dans l'âtre, et l'on dépose sur le lit deux gros paquets soigneusement entortillés.

L'un est pour ma femme et l'autre pour mon gros chéri.

Qu'est-ce ? que sera-ce ? J'ai accumulé les nœuds, triplé les enveloppes, et je suis avec délices leurs doigts impatients perdus dans la ficelle.

Ma femme s'impatiente, sourit, se fâche, m'embrasse, et demande des ciseaux.

Bébé, de son côté, tire de toutes ses forces en se mordant les lèvres, et finit par réclamer mon aide. Son regard voudrait percer l'enveloppe. Tous les signes du désir et de l'attente sont peints sur son visage. Sa main, perdue dans l'édredon, fait grincer la soie sous ses mouvements convulsifs, et ses lèvres s'agitent avec bruit comme à l'approche du fruit savoureux.

Enfin, le dernier papier vole. Le couvercle saute et la joie éclate.

—Ma palatine !

—Ma ménagerie

—Pareille à mon manchon,—cher petit mari !

—Avec un berger à roulette,—bon petit papa que j'aime !

On me saute au cou, quatre bras à la fois m'enlacent et me pressent. L'émotion me gagne, une larme me vient aux yeux ; il en vient deux à ceux de ma femme, et Bébé qui perd la tête laisse échapper un sanglot en m'embrassant la main.

C'est absurde, allez-vous dire.

Absurde, je m'en sais rien ; mais délicieux, j'en réponds.

La douleur, après tout, ne nous arrache-t-elle pas assez de pleurs pour qu'on pardonne à la joie la larme solitaire que par hasard elle fait répandre ?

La vie n'est pas si douce qu'on s'y aventure seul, et quand le cœur est vide, le chemin paraît long.

Il est si bon de se sentir aimé, d'entendre à côté de soi le pas régulier de ses compagnons de route et de se dire : " Ils sont là ; nos trois cœurs battent à l'unisson ; " et, une fois par an, lorsque la grande horloge sonne le premier janvier, de s'asseoir ensemble au bord de la route, les mains enlacées, les yeux fixés sur le chemin poussiéreux, inconnu, qui se perd à l'horizon, et se dire en s'embrassant :

" Nous nous aimons toujours, mes enfants chéris ; vous comptez sur moi et je compte sur vous. Ayez confiance et marchons droit."

Voilà comment, monsieur, je m'explique qu'on pleure un peu en regardant une palatine et en ouvrant une ménagerie.

Mais l'heure du déjeuner approche. Je me suis coupé deux fois le menton en rasant ma barbe ; j'ai marché au milieu de la ménagerie de mon fils en me retournant, et j'ai une perspective de douze visites obligatoires, comme dit ma femme : néanmoins, je suis ravi.

On se met à table. Le couvert, qui brille sur une nappe bien blanche, a un air de fête inaccoutumée. Un léger parfum de truffe embaume l'atmosphère, tout le monde me sourit, et, à travers la vitre, j'aperçois—chose étrange—le concierge qui, de sa propre main, essuie à rampe de l'escalier, avec son mouchoir de poche, Dieu me pardonne ! C'est un beau jour.

Bébé a mis en ligne autour de son assiette les éléphants, les lions et les girafes, et sa mère, sous prétexte de vent coulis, déjeune avec sa fourrure.

—As-tu demandé la voiture, cher ami, pour faire nos visites ?

—Le coussin de la tante Ursule va tenir une place ! Je sais bien qu'on peut le mettre à côté du cocher.

—Oh ! cette pauvre tante !

—Petit père, faut pas aller chez tante Ursule, ça pique toujours quand on l'embrasse.

—Monsieur Bébé !... Songes-tu à tout ce qu'il nous faut mettre dans cette voiture ! Il faudra mettre le cheval mécanique de Léon, le manchon de Louise, les pantoufles de ton père, le couvre-pieds d'Ernestine ; les bonbons, la boîte à ouvrage. Je te jure qu'il te faudra mettre le coussin de la tante sous les pieds du cocher.

—Petit père, dis, pourquoi la girafe ne veut pas de côtelette ?

—Je n'en sais rien, mon ami.

—Eh bien ! papa, ni moi non plus.

* *

Une heure après, nous grimpons l'escalier de la tante Ursule. Ma femme compte les marches en tirant sur la rampe, et moi je porte le fameux coussin, les bonbons et mon fils, qui n'a pas voulu sortir sans emporter sa girafe.

La tante Ursule, qui fait sur mon fils l'effet d'une poignée de verges, nous attend dans son petit salon glacial. Quatre fauteuils carrés, cachés sous des housses jaunes, se morfondent derrière quatre petits tapis de pieds. Une pendule, sous forme de pyramide surmontée d'une boule, fait résonner son vieux tic-tac derrière un globe trop grand.

Un portrait, pendu au mur et piqué par les mouches, représente une nymphe armée d'une lyre se détachant sur une cascade.—C'est la tante Ursule, cette nymphe.—Comme elle est changée !

—Ma bonne tante, nous venons vous offrir nos souhaits de bonne année.